

« L'enseignement, au départ, a une dimension sacrée »

Rencontre avec Bertrand Lévy, ancien professeur à l'Université de Genève

Bertrand Lévy a enseigné au département de géographie de l'Université de Genève pendant trente-neuf ans. Auteur de nombreux livres et articles scientifiques de géographie humaniste, directeur de la revue genevoise de géographie *Le Globe*, il a pris sa retraite en 2019 et a accepté de recevoir *Le Chênois* pour revenir sur sa longue carrière dans l'enseignement.

Vous êtes à la retraite depuis une année, comment vivez-vous cette nouvelle situation? Quelles sont vos occupations?

Pour moi, la retraite est surtout un acte administratif. Je continue l'écriture, la direction du *Globe*, mon investissement dans la Société de géographie de Genève, je joue du piano et je cherche un éditeur pour publier un de mes récits de voyage. Le changement majeur est le fait de ne plus avoir de contraintes horaires et plus de liberté. Mon père, qui était commerçant dans les Rues-Basses dans les années quatre-vingt avant de prendre une retraite anticipée, m'a dit à propos de la retraite « d'un jour à l'autre, j'ai eu l'impression de ne plus être considéré, d'être un poids pour la société » et m'a mis en garde car ça peut être dur psychologiquement. Mais cela n'a pas été mon cas; je suis resté investi dans ce que je faisais. Je continue d'exercer ma passion comme je l'ai fait durant toute ma carrière. Je suis conscient du fait que les chercheurs ont une position extrêmement privilégiée par rapport à d'autres corps de métier où la retraite peut sonner comme une libération. Malgré cela, je ne veux pas généraliser mon cas personnel; je suis parti deux ans avant, car je commençais à sentir la lassitude s'installer et je ne suis pas favorable à l'extension de l'âge de la retraite. Ces deux ou trois années que l'on souhaite rajouter aux gens sont des années déterminantes pour casser leur santé.

Avant cela, vous avez enseigné au sein de l'Université de Genève pendant trente-neuf ans, quel souvenir en gardez-vous?

Ma carrière d'enseignement peut se diviser en deux parties. Les premières années où je donnais des cours de service en cartographie, climatologie et télédétection, qui n'étaient pas mes domaines de spécialisation, donc j'avais dû me former en autodidacte pour donner ces cours. À cette époque-là, les rapports avec les étudiants pouvaient s'avérer compliqués, car ils sentaient sans doute que ce n'était pas mon domaine de prédilection et c'était angoissant par moments. Puis, dans un deuxième



temps, les étudiants ont fait circuler une pétition pour que des cours de géographie humaniste soient ouverts au sein de la faculté. Ça a vraiment bien fonctionné et puisque c'était mon domaine de recherche, c'était également plus facile dans les rapports avec eux, car ils sentaient que j'étais passionné par ce que j'enseignais. J'avais également hérité d'un cours d'histoire et épistémologie de Claude Raffestin, qui est devenu par la suite un très bon collègue et ami, et qui dispensait des cours structurés et d'un très bon niveau.

Quelles sont les différences majeures que vous avez perçues chez les étudiants entre le début de votre carrière et aujourd'hui?

Le public des cours était plus scientifique à l'époque qu'aujourd'hui, mais également beaucoup moins réceptif à l'aspect littéraire de la géographie. Au fur et à mesure que le département de géographie s'est rapproché des sciences de la société jusqu'à en faire partie intégrante, les étudiants se sont plus ouverts aux questions philosophiques et sociales. Avant, les préoccupations étaient plus scientifiques ou politiques. En dehors de cela, on ne peut pas parler d'une baisse de niveau des étudiants, mais il est vrai qu'il existe une légère érosion de la langue avec la modification des techniques de communication. Internet ainsi que l'ouverture des frontières pour l'équivalence des diplômes dès 2004 ont profondément modifié les échanges avec les étudiants, car ils ont à la fois accès

à un puits d'informations qui facilite la communication, et sont plus ouverts à ce qui se passe ailleurs qu'à Genève ou en Suisse, ce qui n'était pas le cas avant. De plus, la palette de professions s'est élargie: seule une minorité d'étudiants en Bachelor de géographie deviennent professeurs aujourd'hui; il y a bien plus de mobilité géographique et professionnelle. Quant aux rapports interpersonnels, avec la situation mondialisée, les étudiants ont tendance à fonctionner beaucoup plus avec leur réseau, tandis qu'à mon époque le modèle de relation était radicalement différent. On avait une ou deux personnes de confiance dans notre réseau avec qui il y avait une loyauté et une fidélité sans bornes.

Pourriez-vous expliquer les thèmes abordés dans vos cours de géographie urbaine et géographie littéraire?

C'est une bonne question, car il y a souvent un décalage entre ce que les gens imaginent et ce que c'est réellement. La géographie urbaine s'occupe des problèmes des villes, la manière dont la ville est bâtie et comment les gens y vivent. Par exemple, lorsqu'on se déplace à pied du quartier résidentiel de Champel au centre du Vieux-Chêne, on appréhende différents types de bâti, plus de nature au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre-ville, des zones très diversifiées avec une connectivité admirable des parcours. En géographie littéraire, on s'intéresse surtout aux récits de voyage de différents auteurs comme Hermann Hesse, Ella Maillart ou Nicolas Bouvier. C'est un cours qui a attiré beaucoup d'étudiants en lettres pendant toute une période, car je l'abordais de manière très ouverte, sans découpage historique. Ce sont deux branches lentes, où la matière n'est pas accumulée mais davantage explorée en profondeur. **Pour vous, que représente le métier d'enseignant?**

À l'origine, l'enseignement a une dimension sacrée. On y retrouve d'ailleurs le registre religieux, à travers des termes comme séminaire, chaire ou encore dicastère. Pendant longtemps, la transmission du savoir a été considérée comme la tâche la plus

noble. Elever l'étudiant au-dessus des connaissances qu'il possède requiert de la passion, un équilibre entre la réflexion et le récit. Claude Raffestin, qui a été un modèle au sein de ma discipline, enrobait la matière en récit de façon à ce qu'on y acquiert une expérience. Bien sûr, l'enseignement demande également des compétences au-delà du savoir, notamment pour pallier aux problèmes de discipline et de bavardages. À mon époque, les châtiments corporels existaient encore, dans le Jura où j'ai grandi. Le professeur devait s'imposer physiquement et il disposait d'une liberté considérable. Pour ma part, j'ai été longtemps laxiste, mais avec le temps je suis devenu plus exigeant. J'avais toujours du mal à comprendre comment les étudiants pouvaient être dissipés à l'Université, alors que le suivi des cours se faisait sur base volontaire.

Quel serait le conseil que vous donneriez aujourd'hui au jeune Bertrand Lévy de dix-huit ans?

J'étais au collège Calvin à l'époque et j'aimais beaucoup les cours d'allemand. J'étais souvent traité de lèche-bottes par les mêmes camarades qui me demandaient des tuyaux. Avec le recul actuel, je dirais au jeune Bertrand de ne surtout pas en faire un complexe, de ne pas se laisser influencer par les autres.

Et aux jeunes qui se lancent dans la vie active en 2020?

De faire ce qui leur plaît, un métier-passion s'ils peuvent. Et si ce n'est pas possible, de trouver un lien indirect dans leur travail avec leur passion. Bien sûr, au début, il est nécessaire de faire des compromis, de trouver des astuces pour développer de l'intérêt là où il n'y en a pas forcément. Il ne faut pas obéir de manière aveugle à la hiérarchie, surtout quand il s'agit d'effectuer des travaux illogiques ou inutiles. Je crois vraiment à l'initiative individuelle, même dans des très grandes structures comme l'Université. Sur tout, il ne faut pas rester toute sa vie dans un travail qui ne nous intéresse pas. ■